

Olivier REBOUL -
Le langage de l'éducation
PUF - 1984.

CHAPITRE PREMIER

Cinq types de discours pédagogiques

Les cinq grands types que j'ai cru discerner dans le discours pédagogique actuel sont les suivants : 1 / le discours contestataire ; 2 / le discours novateur ; 3 / le discours fonctionnel (ou moderniste) ; 4 / le discours humaniste (ou classique) ; 5 / le discours officiel. Ces termes sont sans doute arbitraires, mais j'ai évité qu'ils ne soient péjoratifs.

1. LE DISCOURS CONTESTATAIRE

Le discours contestataire est propre à notre époque. Il n'apparaît guère avant les années soixante et connaît son apogée entre 1968 et 1975. Ce qui le caractérise est le refus global de l'institution enseignante, comme l'école et l'Université, un refus qui va parfois jusqu'à la famille. Refus marxiste chez les uns, encore qu'il ne soit pas le fait de tous les marxistes, des communistes par exemple. Refus anarchisant ou libertaire chez les autres.

Les premiers assimilent l'école à un *appareil idéologique d'Etat*, chargé de *transmettre* et d'*inculquer l'idéologie* de la classe dominante pour *reproduire* les divisions de la société capitaliste en légitimant la sélection. Les seconds condamnent l'école en elle-même ; pour eux, même dans une société tout autre, l'école resterait néfaste et aliénante parce qu'elle habitue toujours et partout les enfants à se soumettre, qu'elle

disqualifie leur savoir *originaire* et les *dépossède* de leur expérience propre.

Pour les premiers, seul un changement radical de la société, ce qui revient à une révolution, peut donner l'enseignement au peuple, le démocratiser réellement. Pour les seconds, c'est par l'abolition de l'école en tant qu'institution obligatoire qu'on peut, dès maintenant, créer l'éducation véritable en en faisant l'affaire des éduqués eux-mêmes, et parvenir ainsi à une société « conviviale ».

Quant à la famille, le discours contestataire y voit la première et la plus insidieuse école de soumission.

Marxistes et anarchistes seraient d'accord pour dire que toute tentative de réformer l'éducation est illusoire, que les réformateurs (qu'ils appellent *réformistes*) sont forcément *recupérés par le système*. Dans cette logique, les meilleurs éducateurs sont les plus pernicioeux, comme le laisse entendre Mlle G... Leur compétence, leur générosité ne font que renforcer un système par essence répressif et aliénant ; leur libéralisme a pour effet d'intérioriser la contrainte, non de la supprimer. Et le laxisme de certains, en semblant faire droit aux désirs, ne fait que réprimer le désir.

Partir de l'enfant

Le discours novateur se distingue donc du contestataire en ce qu'il est, de son propre aveu, « réformiste ». C'est le discours qui s'inspire du néo-rousseauisme. Son plus grand représentant en France est C. Freinet. Mais il a su intégrer, par la suite, la double influence de la psychanalyse et de la non-directivité américaine.

Le discours novateur se définit toujours par opposition à ce qu'il nomme lui-même *l'éducation traditionnelle*. Elle est centrée sur le programme, il se veut centré sur l'élève. Elle est autoritaire, il revendique la liberté et l'autonomie. Elle impose l'imitation des modèles, il fait appel à la créativité de chacun. Elle tient les élèves par l'espoir de la récompense et la crainte des sanctions, il les motive en partant de leur expérience et de leur intérêt spontanés. Elle s'appuie sur l'émulation, individualiste et égoïste, il pousse à la coopération. Elle part de l'abstrait, du livresque, il part du vécu, du pratique, du concret. Elle utilise une méthode analytique, il préconise une méthode globale, analogue à celle de la vie.

Bref, le discours novateur est aussi critique que le contestataire. Mais il n'attend pas, lui, quelque hypothétique révolution pour que les choses changent. Il veut les changer ici et maintenant. Et il les change, du moins par endroits ou par moments. Sa force indéniable est de s'appuyer sur des expériences réelles, complètes et réussies. Sa force, c'est aussi de ne jamais séparer l'enseignement de l'éducation, en tant que formation de l'homme total ; pour lui, apprendre vraiment, c'est toujours apprendre à être.

Sa force, c'est enfin et surtout son principe fondamental : partir de l'enfant, *vom Kinde auss*. Principe à la fois psychologique, éthique et pédagogique. Psychologique : il s'agit de connaître l'enfant, ses besoins, ses structures, ses stades, etc., avant de l'instruire. Éthique : il faut respecter l'autonomie de l'enfant, sa dignité propre, en faire un membre à part entière du « processus éducatif ». Pédagogique : partir de l'enfant est à l'origine de bien des innovations pédagogiques et j'ajouterai, sans me tromper je crois, de la pédagogie elle-même.

Un discours précis, efficace, objectif

J'appelle fonctionnel le discours qui affirme que les sciences et les techniques qui en dérivent sont aptes à résoudre tous les problèmes de l'éducation, et que le vrai progrès pour la pédagogie est de devenir scientifique.

C'est le discours qui culmine dans l'œuvre de Skinner, mais qu'on retrouve chez les tenants de l'enseignement programmé, de l'enseignement assisté par ordinateur et surtout de la pédagogie dite par objectifs. Ce discours fonctionnel, trois traits le caractérisent avant tout.

D'abord, il se veut précis. Foin des concepts vagues, des métaphores, des phrases ambiguës. Le « mentalisme » fait place au behaviorisme : autrement dit, on évitera des termes comme *sensibiliser*, ou même comme *comprendre*, qui ne peuvent se traduire en comportements observables. De même, l'appréciation qualitative doit, autant que possible, faire place à l'évaluation quantifiée. Landsheere refuse de croire « que le plus important en éducation échappe à la mesure » (1980, p. 18).

Ensuite, il se veut efficace, en ce sens qu'il entend résoudre les problèmes qui paraissent jusqu'ici insolubles, surmonter les contradictions considérées comme sans remèdes. Par exemple, l'échec scolaire : on commencera par le définir de

façon rigoureuse comme un écart par rapport à l'objectif visé, écart qu'on peut observer, mesurer, pour ensuite en chercher les causes et les remèdes. Plus généralement, on affirme qu'un enseignant (ou une école) n'a pas le droit de ne pas se soucier des résultats de son enseignement, qu'il doit les prévoir puis les évaluer, quitte à modifier ses méthodes, tout comme un industriel.

Enfin, le discours fonctionnel se veut objectif, exempt de tout jugement de valeur. C'est lui qui remplace, autant que possible, les fins par les *objectifs*, qui étudie l'apprentissage à partir des données de la psychologie expérimentale.

La force du discours fonctionnel est dans sa volonté de précision et de vérification, dans son refus — qui est aussi le nôtre — de se payer de mots. C'est ensuite son souci d'apporter des solutions concrètes aux problèmes les plus dramatiques de l'enseignement. Ou, pour mieux dire, de substituer les *problèmes* aux *dramas*. La volonté d'être efficace me paraît hautement positive. Et il est trop facile, pour ne pas dire hypocrite, de la mépriser au nom d'une tradition humaniste ou d'une perspective révolutionnaire.

Sa faiblesse tient à l'illusion de la toute-puissance de la science. Dès qu'on prétend celle-ci capable et seule capable de résoudre les problèmes quels qu'ils soient, on quitte la science pour tomber dans le scientisme. Cet excès n'est pas moins néfaste en éducation qu'ailleurs.

4. LE DISCOURS HUMANISTE

Les grands thèmes du discours humaniste

Le discours humaniste, dont les plus grands représentants en France sont Alain, Château, Bachelard, semble en déclin depuis les années soixante. Mais rien ne dit qu'il ait moins de poids que les autres. D'ailleurs, il faut s'entendre sur le terme. Si l'humanisme est le respect de l'humanité dans l'homme, nos cinq discours méritent le nom d'humanistes. Mais, comme tous les *ismes*, l'humanisme limite son propre objet au point de le mutiler. Tout comme l'empirisme réduit l'expérience à une réception aveugle et passive, l'humanisme limite l'homme tout en prétendant le mettre au sommet. C'est ce que nous allons tenter de comprendre.

Enumérons d'abord ses thèmes essentiels.

Le thème des *modèles*, soigneusement choisis, « distingués ». Pour se connaître et pour se réaliser, l'élève doit commencer par admirer et par imiter les grands exemples humains, les auteurs, les artistes, les savants que l'histoire a peu à peu sélectionnés pour leur valeur universelle. Homère, Phidias, Platon sont nos contemporains et nous renvoient, épurée et grandie, notre image.

Le thème de *l'école milieu à part*, « distincte » de la vie, destinée à protéger l'enfant et à lui permettre une formation méthodique à long terme. Le slogan pédagogique *l'école dans la vie* méconnaît le fait que la vie n'est pas une école. Ni sur le plan du savoir : ce n'est pas en visitant une usine qu'on apprend la physique, en observant des fleurs qu'on comprend la botanique ; la vie est trop confuse pour enseigner ; on n'apprend qu'en passant par des modèles abstraits, épurés, depuis les planches d'anatomie jusqu'aux œuvres littéraires. Ni sur le plan moral : la vie est injuste, oppressive, aliénante ; et le rôle de l'école est précisément d'enseigner, avant qu'il ne soit trop tard, la justice et l'égalité vraie.

Toujours lié à la « distinction », le thème de *la rupture*, que l'humaniste oppose à la *continuité* du novateur. Pour accéder à la culture, il faut que l'enfant devienne élève, qu'il rompe avec son enfance, qu'il découvre que l'expérience

naïve est un obstacle à la compréhension des choses, que l'intérêt spontané doit faire place à l'émerveillement du savoir. D'où la valeur formatrice des disciplines abstraites, comme le latin, la géométrie, la traduction.

Le thème de la *discipline* transpose la « distinction » au-dedans de l'élève. Le rôle de l'école est en effet de lui apprendre la maîtrise de soi, donc à distinguer en soi le volontaire du passionnel. Pour y atteindre, il faut qu'il surmonte — encore un terme clef du vocabulaire humaniste — qu'il surmonte sa violence, sa dispersion, son emportement, son découragement, sa paresse, sa maladresse, sa timidité ; il faut qu'il apprenne à vouloir. C'est pourquoi ce discours insiste tant sur l'effort et l'attention, conditions de la liberté.

Le thème du *maître*, radicalement distinct non seulement de l'élève mais du simple enseignant. Il n'est pas celui qui transmet des savoirs. Pour l'humaniste, le maître est d'abord un « représentant » (Gusdorf, 1963) et ensuite un « éveilleur » (Alain). Dans ce double rôle, il est celui qui provoque l'homme dans l'enfant.

Le thème de la *culture*, enfin, exprime la finalité ultime de cet enseignement. « Distincte » des informations disparates et des savoir-faire routiniers, la culture est ce qui permet la maîtrise des savoirs, leur organisation cohérente, leur transférabilité, en un mot leur appropriation. Elle est « libérale » en ce sens que, distincte de la formation professionnelle, elle n'a d'autre fin que de former l'élève pour lui-même. Elle est « générale » en ce qu'elle lui permet, au-delà de tout contenu figé, d'apprendre à apprendre.

5. LE DISCOURS OFFICIEL

L'optimisme

J'appelle discours officiel celui des hommes qui ont le pouvoir de définir la pédagogie ou de la modifier dans son organisation, ses contenus et ses méthodes. Discours des ministres et de leurs représentants. Discours des organismes internationaux, dont le pouvoir est fonction des crédits qu'ils peuvent dispenser. Discours enfin de certains manuels ou dictionnaires « consacrés ». Je rappelle que ne sont pas pertinents pour notre étude les aspects « performatifs » du discours officiel : lois, décrets, arrêtés, circulaires, mais seulement les textes qui expliquent et justifient ces impératifs.

Comme exemple de discours officiel, je me bornerai au texte de René Haby, ministre de l'Education nationale à partir de 1974, et qui servit de préambule à sa fameuse réforme. Cette préface d'une soixantaine de pages, parue en 1975, s'intitule : *Pour une modernisation du système éducatif*. J'en extrais d'abord quelques lignes du chapitre II, première section, premier paragraphe, intitulé « Les humanités modernes » :

« Créer les conditions de l'égalité des chances est un des objectifs du système éducatif. Cette égalité ne doit pas porter seulement sur les chances 'scolaires', mais d'une façon plus générale, sur les chances *face à la vie*. Cela implique que l'on amène les jeunes à observer le monde contemporain, à discerner ses contraintes, à se sentir engagés par son évolution future. Chacun doit sentir qu'il a une place à y occuper efficacement. Il faut aussi qu'il apprenne l'existence, dans le système éducatif, d'un chemin pour y parvenir, que ses propres qualités lui permettront de parcourir. »

Pour être officiel, le texte de Haby n'a rien d'un « vain discours ». On sait que sa réforme visait, comme tant d'autres, à une refonte de tout l'enseignement. Son aspect le plus connu est la suppression des filières dans les collèges : tous les élèves dans les mêmes classes, avec des cours de sou-

tion pour les plus faibles. C'est en modernisant le système éducatif qu'on créera les conditions de l'égalité des chances, autrement dit que cette formule cessera d'être un vœu pieux.

Ministre d'un gouvernement de droite, René Haby a tenté, non sans courage, de répondre par l'action aux critiques de la gauche contre l'enseignement. Dès la première page de son texte, il écrit : « Les critiques les plus vives adressées à l'école l'accusent de refléter et de reproduire la société de son temps. » Et il répond : ce système, que vous accusez, peut servir lui-même à supprimer les inégalités. Il suffit de le moderniser.

La seconde phrase rend justice au discours novateur en précisant que l'égalité doit porter sur les chances *face à la vie* ; cet élargissement du *scolaire* à la *vie* a pour l'auteur trois implications.

La première consiste à ouvrir l'école sur le monde. *Observer le monde contemporain* reprend le discours novateur. *Se sentir engagés par son évolution future* serait plutôt du discours fonctionnel. *Discerner ses contraintes* est du discours humaniste ; c'est une reprise discrète, mais ferme, du vieux slogan : il faut que les élèves apprennent que la vie n'est pas un jeu.

La deuxième implication est : *Chacun doit savoir qu'il a une place à occuper efficacement* dans le monde contemporain. Haby veut pour tous les enfants un « bagage culturel commun » qui permettra ensuite de les orienter dans différentes filières professionnelles, permettant à chacun d'accéder à l'emploi qui correspond à ses capacités. La véritable égalité ne signifie pas que tous les hommes sont pareils, mais qu'ils sont complémentaires de par leurs différences mêmes : le manuel l'est de l'intellectuel, comme l'ouvrier du patron. Le fondement de la justice sociale est *l'efficacité* : chacun à la place où il est le plus performant. C'est la doctrine de la méritocratie, qui était déjà celle de Platon.

La troisième implication est dans la dernière phrase, qui lie harmonieusement ces trois principes :

- 1 / une place pour chacun dans la société ;
- 2 / un chemin scolaire pour y parvenir ;
- 3 / chemin conforme aux qualités propres à chacun.

Il s'agit là d'une véritable harmonie préétablie entre les aptitudes individuelles et les fonctions sociales avec, comme élément médiateur, les diverses formations professionnelles ouvertes après les deux années de « collège unique ». Cette harmonie est souvent présumée dans le discours officiel, comme le remarque Mme Isambert-Jamati (1970, p. 308). Nous trouvons là un premier aspect de ce que je nommerai l'optimisme foncier du discours officiel. Notre bref extrait en révèle deux autres.

Le second aspect est en effet la proclamation de *l'égalité des chances*, comme réalisable grâce à la modernisation du système. Nous verrons, au chapitre II, que l'égalité des chances n'est en fait qu'un euphémisme qui masque une inégalité insurmontable.

Enfin, notre paragraphe commence par le mot *créer*, qui porte l'optimisme jusqu'au triomphalisme : comme s'il dépendait du pouvoir de créer par décret les conditions d'une éducation et par là d'une société nouvelle.

Le réformisme

A l'optimisme du discours officiel est lié un second trait, la volonté de réforme pédagogique. De nos jours, le pouvoir, de droite ou de gauche peu importe, ne se considère jamais comme un simple gestionnaire de l'éducation, mais comme son réformateur, pour ne pas dire son créateur : *créer les conditions...* Le pouvoir manquerait au plus impérieux de ses devoirs s'il se bornait à gérer ! Sans doute lui arrive-t-il d'être un discours de maintien, qui *rappelle* aux enseignants les obligations de leur charge ou de leur apostolat. Mais cette fonction-là semble réservée aux échelons inférieurs du pouvoir. Plus on monte, plus on réforme. En ce sens, le discours officiel est bien plus réformateur que le discours novateur ;

ce dernier exige en effet telle réforme précise, où il voit le salut de l'éducation ; et il cessera d'être réformateur du moment qu'il l'aura obtenue. Le discours officiel, lui, innove pour innover et c'est par la réforme qu'il affirme son pouvoir.

Reste que ce pouvoir est limité et que, dans un sens, le discours officiel est le moins libre de tous. Car, à l'encontre des autres, il lui faut tenir compte de trois facteurs : les textes et les traditions, qu'on ne peut modifier d'un coup ; les impératifs budgétaires ; enfin les courants idéologiques de toute sorte qui font pression sur le pouvoir. En fait, l'auteur du discours officiel ne parle jamais, ou jamais simplement, en son nom propre ; il est un porte-parole.

Le syncrétisme : tout est dans la syntaxe...

D'où le troisième trait du discours officiel. Il est nécessairement syncrétique, pour ne pas dire « œcuménique ». Ainsi emprunte-t-il ses thèmes ou ses termes à tous les autres discours.

En témoigne d'abord le vocabulaire. *Système, reproduire* appartiennent au discours contestataire. *Objectifs* (p. 18), *outils mentaux* (p. 15), *procédures, choc du futur* (p. 29) au discours fonctionnel. *L'école et la vie* (p. 18), *ouvrir davantage l'école* (p. 8), *plein épanouissement* (p. 20), *savoir être* (p. 15), au discours novateur. Le discours officiel n'a guère en propre que des mots choc, aptes à rallier de larges couches de la population ; *Terre des hommes* (p. 52), *œcuménisme* (p. 7) : à part quelques moines du mont Athos, tout le monde est pour l'œcuménisme !

Ce qui distingue le discours officiel des autres, c'est surtout son usage de l'euphémisme. Là où le contestataire brandissait l'hyperbole : *gosses vidés d'eux-mêmes*, l'officiel parle pudiquement de *certaines élèves en difficulté* (p. 19), d'*enfants auxquels leur milieu ne peut apporter toute l'aide éducative souhaitable* (p. 15). Il veut créer des conditions *moins précaires que celles que connaissent encore certains milieux*. Discours de la litote.

Pourtant, ce qui constitue l'originalité du discours officiel, ce n'est pas son vocabulaire, c'est sa syntaxe. C'est elle qui exprime son « œcuménisme » foncier. On est frappé par l'abondance des termes de liaison introduisant une affirmation destinée à atténuer celle qui précède ou celle qui suit, du type : *sans oublier, sans méconnaître, tout en...* Dans le discours de Haby, on note la très grande fréquence de : *aussi, mais aussi, sans que, notamment, non seulement... mais, tant pour... que pour*. Des expressions plus longues rendent le même service : *S'il est vrai que (...) il faut en revanche* (p. 1) ; *à la fois plus (...) et plus* (p. 51) ; *sans doute (...) il reste que* (p. 8, cf. p. 51) . *ne doit pas seulement (...) mais d'une façon plus générale* (p. 7).

Cette syntaxe est efficace quel que soit le contenu, précisément parce qu'elle a pour fonction de neutraliser le contenu. Ainsi un exemple sur la motivation, concept clé du discours novateur :

« Le succès d'une formation est fortement lié aux motivations de celui qui la reçoit (...) Non que l'on doive prôner une pédagogie de la facilité ; l'apprentissage de l'effort et les satisfactions qu'il procure restent un des objectifs essentiels de l'éducation » (p. 2 et 3).

Le *non que* fait droit au discours humaniste et neutralise le novateur. De même le *d'ailleurs* de l'exemple suivant :

« Redéfinir les Humanités Modernes, dans lesquelles le passé sera d'ailleurs un secteur de référence particulièrement important » (p. 7).

Ou encore le *mais aussi* :

« Il importe de créer (...) un système doté de suffisantes possibilités d'innovation, mais admettant aussi des effets de régulation » (p. 1).

Ne croyons pas que cette syntaxe « œcuménique » soit propre à René Haby. Son successeur de gauche, Alain Savary, la pratique avec le même talent. Soit son propos sur les grandes écoles :

« Je souhaite qu'il y ait démocratisation dans les grandes écoles comme il doit y avoir une professionnalisation accrue dans les

universités. Il ne doit pas y avoir de compétition violente entre les unes et les autres, mais l'émulation n'est pas une mauvaise chose, bien au contraire. »

(In *Le Monde*, du 25 janvier 1983, p. 12.)

Et sur le « corps unique » des enseignants de l'Université :

« Je n'(y) renonce pas, mais je pense qu'il y a des arguments très forts pour ne pas le mettre en place. »

Un humoriste disait que le discours officiel tient tout entier dans ces deux adverbes : *notamment* et *toutefois*, lui permettant d'annuler tout ce qu'il affirme et de se laver d'avance de tout reproche : « Toutes les classes de plus de 26 élèves seront dédoublées, notamment s'il s'agit de classes d'examen, sauf toutefois si les conditions locales... » Cette boutade ne doit pas nous laisser croire que le discours officiel est vide de sens ; mais son sens est au-delà des mots.

Un discours pluraliste ?

La force du discours officiel, c'est qu'il est le seul à être réellement pluraliste, en régime démocratique en tout cas. Alors que tous les autres tendent à être manichéens, lui tient compte de tous ces autres pour annuler ce que chacun comporte de partial et d'excessif. Malheureusement, il lui arrive d'annuler aussi le reste.

On dira qu'il est en réalité un discours dialectique. Mais la vraie dialectique cherche à dépasser les opinions contraires dans une synthèse qui les surmonte qualitativement tout en retenant ce que chacune a de positif. Or, si le discours officiel fait droit à toutes les opinions, ce n'est pas pour les dépasser mais pour les neutraliser. Il donne la parole à chaque parti tout en précisant qu'il faut que les autres l'aient aussi. Ce qui revient finalement à faire taire tout le monde, tout en disant à chacun qu'on l'a bien écouté. Et le fait que le discours soit préparé par de nombreuses commissions renforce cet effet de brouillage.

Et la décision qui conclut le discours officiel n'est pas la résultante des diverses opinions qu'il intègre mais le résultat de leur annulation, qui laisse le champ libre à l'action du pouvoir. Au fond, la formule du pouvoir reste toujours celle de Frédéric le Grand : « Raisonnez tant que vous voulez et sur tout ce que vous voulez, mais obéissez. » Naturellement, je ne parle ici que du pouvoir démocratique ; les autres ne laissent même pas *räzonieren*...

L'aspect syncrétique du discours officiel est donc dissimulateur. Quant à son aspect réformiste, il n'est pas moins idéologique. Ayant neutralisé toutes les opinions, le pouvoir se juge habilité à créer par décret les fins de l'éducation, ses méthodes, ses contenus ; et, si l'on pense à l'importance culturelle de l'éducation dans la société moderne, on voit que le pouvoir ne vise à rien de moins qu'à décréter la civilisation.

La table des matières du texte de Haby est encore ce qu'il comporte de plus significatif ; tous les aspects de l'enseignement public y sont pris en charge, comme s'il était de l'apanage d'un ministre de créer ou de recréer l'enseignement. Peut-être faut-il voir là l'ambition, ou la nostalgie de tout pouvoir : le désir d'être Dieu...

CONCLUSION

En quoi ces cinq discours, dont nous avons fait la typologie, sont-ils idéologiques ?

Ils le sont d'abord dans un sens général et assez faible. Est idéologique tout ce qui ne peut prétendre à l'objectivité scientifique et risque par là même d'être partial et polémique. Or, c'est bien le cas de nos cinq discours.

Idéologie, pédagogie et politique

Mais ils sont idéologiques encore dans un autre sens, à la fois plus étroit et plus fort. Le discours idéologique, c'est le discours au service d'un pouvoir. Il peut être plus ou moins rationnel, objectif, scientifique même, il est idéologique du

